europe
revue littéraire mensuelle



Gustave Flaubert

septembre-octobre 2018

*Sans doute est-il indispensable de revenir périodiquement à l'œuvre de Flaubert. Car celui qui, selon le mot de Barthes, « a constitué définitivement la littérature en objet » marque une étape décisive dans l'histoire de notre modernité. Œuvre-monument, œuvre-continent, dont bien des aspects, malgré les lectures de Blanchot et de Genette, de Sartre et de Bourdieu, malgré les riches travaux qui l'ont envisagée d'un point de vue narratologique, sémiologique ou poéticien, restent encore à explorer. Le présent numéro d'*Europe *propose des analyses sur les procédés et processus utilisés par Flaubert pour aboutir à ce style qu'il souhaitait « rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences ». Mais des aspects plus inattendus, plus surprenants sont aussi abordés. Il est au moins un point, en effet, sur lequel l'œuvre est à l'image de son auteur, c'est son caractère complexe et contradictoire. Car le chantre de l'impersonnalité constitue une écriture de la sensation qui puise consciemment dans l'héritage de la littérature romantique ; l'ermite de Croisset, le solitaire du « gueuloir » est un voyageur ; l'épistolier qui vitupère l'époque à longueur de pages, et à qui on pourrait appliquer la formule qu'il employait après le décès de Théophile Gautier : « Il est mort du dégoût de la vie moderne », est aussi un homme en dialogue constant avec les œuvres des artistes et penseurs de son temps, de Manet à Courbet, de Hegel à Ravaisson, de Maine de Biran à Tocqueville et aux positivistes ; le prophète de la littérature comme seul absolu, du refus de tout engagement, développe pourtant une politique et une éthique de la littérature ; l'homme qui croit ferme à la science élabore aussi, comme l'affirme ici Jacques Rancière, « quelque chose comme un poème de la faillite du savoir ». C'est ce Flaubert riche et complexe, homme de ruptures et d'admirations, l'écrivain sans doute le plus transparent et le plus secret à la fois du XIX^e^ siècle, que ce numéro d'*Europe *souhaite faire redécouvrir.*

Jacques Neefs, Françoise Gaillard, Göran Blix, Jacques Rancière, Gisèle Séginger, Michael Fried, Anne Herschberg Pierrot, Henri Mitterand, Éric Bordas, Marshall C. Olds, Philippe Dufour, Shiguehiko Hasumi, Isabelle Daunais, Norioki Sugaya, Jeanne Bem, Aurélie Barjonet.

CAHIER DE CRÉATION

Vincenzo Cardarelli • Li Mollet • Ralph Schock • Quincy Troupe • Jean-Jacques Marimbert • Vincent Feix.

DIRES & DÉBATS

Jacques Dupin / Michael Peppiatt : Sur Giacometti.

CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50096-5

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

9 782351 500965

Le numéro 20 €

IX-2018

96e année — N° 1073-1074 / Septembre-Octobre 2018

SOMMAIRE

GUSTAVE FLAUBERT

Jacques NEEFS	**3**	Les « modernités » de Gustave Flaubert, écrivain.
Françoise GAILLARD	**9**	Lire Flaubert.
Göran BLIX	**26**	Flaubert, Tocqueville et l'écriture démocratique.
Jacques RANCIÈRE	**48**	Une certaine éthique de la littérature.
Gisèle SÉGINGER	**72**	La philosophie de l'art.
Michael FRIED	**86**	Intensités esthétiques.
Anne HERSCHBERG PIERROT	**103**	Le style de la prose.
Henri MITTERAND	**123**	À la recherche du rythme.
Éric BORDAS	**136**	Relances rythmiques et retombées romanesques.
Marshall C. OLDS	**149**	Flaubert lacunaire.
Philippe DUFOUR	**162**	Une ratatouille sentimentale.
Shiguehiko HASUMI	**180**	*Madame Bovary* et la fiction.
Isabelle DAUNAIS	**199**	La conscience du romancier.
Norioki SUGAYA	**211**	Le portrait de l'artiste en hystérique.
Jeanne BEM	**221**	*Madame Bovary* : la *mutation*, la poésie, la densité.
Aurélie BARJONET	**237**	Flaubert en Allemagne.
Jacques NEEFS	**249**	« Le mari, la femme, l'amant... »

CAHIER DE CRÉATION

Vincenzo CARDARELLI	**257**	Automne vénitien.
Li MOLLET	**261**	Un jour, peut-être.
Ralph SCHOCK	**266**	La souris dans la prise.
Quincy TROUPE	**272**	Le vieux noir qui marche.
Jean-Jacques MARIMBERT	**277**	Le papillon de lune.
Valentin FEIX	**280**	Valse.

DIRES & DÉBATS

Jacques DUPIN	**282**	Sur Alberto Giacometti. Entretien avec Michael Peppiatt.

CHRONIQUES

Cécilia SUZZONI **305** Chateaubriand et l'autorité du temps.

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **313** Un sentiment de fragilité.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **318** Le soleil et l'eau sale.

Le théâtre

Karim HAOUADEG **324** Deux héros de notre temps.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **327** Le sens plastique du cinématographe.

La musique

Béatrice DIDIER **331** Écrire avec Chopin.

Les arts

Jean-Baptiste PARA **333** Quelques notes du désert.

NOTES DE LECTURE

POÉSIE

Alain SUIED : *La Langue oubliée*, par Jacques Goorma.
Warsan SHIRE : *Où j'apprends à ma mère à donner naissance*, par Mathilde Ollivier.
Antonio JIMÉNEZ MILLÁN : *Clandestinité*, par Hervé Carn.
Patricia CARTEREAU & Albane GELLÉ, *Pelotes, Averses, Miroirs*, par Thierry Romagné.
Olivier APERT : *Si et seulement si*, par Dan Ornik.
Richard ROGNET : *Les Frôlements infinis du monde*, par Bernard Demandre.
Béatrice LIBERT : *Ce qui vieillit sur la patience des fruits verts*, par Philippe Lekeuche.
Bruno DOUCEY : *L'Emporte-voix*, par Michel Ménaché.
Olivier DESCHIZEAUX : *Ours*, par Lionel Bourg.
Max ALHAU : *En cours de route*, par Michel Lamart.
Georges GUILLAIN : *Un bouquet pour les morts*, par Hervé Martin.
Alain BRETON : *Infimes prodiges*, par Michel Ménaché.
Jean-Pierre GANDEBEUF : *Portraits crachés*, par Jean-Louis Jacquier-Roux.
Muriel DÉTRIE : *Le Petit Livre des Haïkus*, par Jacques Body.
Yann REDOR et Claire CHÂTELET : *Un pont sur l'Isère*, par Danièle Duteil.
Odile NGUYEN-SCHŒNDORFF : *Une année sans Martin*, par Michel Ménaché.
Fabien ABRASSART : *Si je t'oublie*, par Philippe Lekeuche.

ROMANS, RÉCITS

Robert Louis STEVENSON : *Œuvres III. Veillées des îles, Derniers romans* (« La Pléiade »), par Matthieu Gosztola.
Franz KAFKA : *Derniers cahiers*, par Tristan Hordé.
Jean-Christophe BAILLY : *Un arbre en mai*, par François Klein.
Jasia REICHARDT : *Quinze voyages de Varsovie à Londres 1940-1945*, par Madeleine Renouard.
Jacques JOSSE : *Débarqué*, par Lionel Bourg.
Yahia BELASKRI : *Le Livre d'Amray*, par Michel Ménaché.
Jean-Claude TARDIF : *L'Illusion du père*, par Michel Lamart.
Lambert SCHLECHTER : *Une mite sous la semelle du Titien*, par Mathieu Jung.

ESSAIS, DIVERS

Emmanuel HOCQUARD : *Le Cours de Pise*, par Jean-Charles Depaule.
Nancy CUNARD : *Negro Anthology*, par Kathleen Gyssels.
Marie-Caroline SAGLIO-YATZIMIRSKY : *La voix de ceux qui crient. Rencontre avec des demandeurs d'asile*, par Kadhim Jihad Hassan.
Éric LE CALVEZ (dir.) : *Dictionnaire Gustave Flaubert* et Gisèle SÉGINGER (dir.) : *Dictionnaire Flaubert*, par François Vanoosthuyse
Pierrette GERMAIN DAVID et Marie-Claude TANGUY : *Quand le cœur de la République battait à l'Opéra Garnier (1875-1975)*, par Béatrice Didier.
Biagio D'ANGELO : *Espaces. Topographies & imaginaires*, par Vincent Metzger.
Anne MOUNIC : *Poésie et philosophie : Ineffable rigueur*, par Michèle Duclos.
Anne WATTEL : *Robert Merle. Écrivain singulier du propre de l'homme*, par Maxime Decout.
Wolfgang ASHOLT *et alii* : *Europe en mouvement. À la croisée des cultures*, par Jean Guégan.

Notre couverture : Gustave Courbet, « Femme assise, endormie, tenant un livre, la main droite sur une table » (1849), Paris, musée d'Orsay, conservé au musée du Louvre.
Photo © RMN-Grand-Palais (musée d'Orsay) / Stéphane Maréchalle.
© Europe, 2018

LES « MODERNITÉS » DE GUSTAVE FLAUBERT, ÉCRIVAIN

« Gustave Flaubert écrivain », c'est sous cette définition que Maurice Nadeau publiait en 1969 chez Denoël, dans les « Dossiers des Lettres Nouvelles », l'ensemble des préfaces qu'il avait écrites pour son édition chronologique des œuvres et de la correspondance de Flaubert aux Éditions Rencontre (1964, dix-huit volumes). Maurice Nadeau soulignait alors l'actualité de cette publication « au moment où, en France, Flaubert sort d'un long purgatoire et devient l'objet de curiosités très diverses ».

On peut en effet dater de cette période un renouveau de la considération pour Flaubert, qui devient alors la référence d'une « modernité » littéraire, en lien avec la défense du « Nouveau roman ». Nathalie Sarraute l'écrivait dans *Flaubert le précurseur* (*Preuves*, février 1965) : « En ce moment notre maître à tous, c'est Flaubert […] ; il est le précurseur du roman actuel » ; Geneviève Bollème avait publié en 1964 *La Leçon de Flaubert* (Julliard), leçon qu'elle décrit comme étant le lien profond entre vision, mémoire et « style pur » ; et Flaubert était devenu comme un « nouveau romancier » avec la publication de *L'Éducation sentimentale* de 1845 aux éditions du Seuil, en 1963, avec une préface de François-Régis Bastide, dans laquelle celui-ci écrivait : « nous le savions bien, mais nous le savons mieux, le Patron c'est bien Flaubert ». Témoignaient également de ce renouveau d'intérêt pour Flaubert de nouvelles éditions des « œuvres complètes » : celle de Maurice Nadeau, donc, dont l'essentiel a été réimprimé en 1970 pour le Cercle du bibliophile sous le titre général *Les Chefs-d'œuvre de Gustave Flaubert*, mais aussi celle de Bernard Masson, avec une préface de Jean Bruneau, dans la collection « L'Intégrale » du Seuil, en 1964, et celle, « édition nouvelle établie d'après les manuscrits inédits » de Maurice Bardèche, au Club de l'Honnête Homme (16 vol., 1971-1976). En 1969, un numéro « Flaubert » de la revue *Europe* (47e année, n° 485-486-487) présentait les textes d'un colloque mémorable consacré au centenaire de *L'Éducation sentimentale*, marquant par le tournant dont il témoignait dans les études

flaubertiennes, associant, sous la direction très habile et souveraine de Madame Marie-Jeanne Dury des interventions documentaires de témoins « historiques » comme Jacques Suffel, et des interventions de grand avenir critique pour les études flaubertiennes, comme celles de Roger Kempf, Claude Duchet, Bernard Masson, Michel Crouzet, Jean Levaillant, Victor Brombert, Jean Bruneau, Claudine Gothot-Mersch.

Ce fut en effet le commencement d'une interprétation nouvelle de « Gustave Flaubert écrivain ». Cette ouverture critique et théorique a été très vite amplifiée, en particulier par le colloque de Cerisy organisé par Claudine Gothot-Mersch en 1974, et publié sous le titre *La Production du sens chez Flaubert* (réédité en 2017 par Hermann avec une préface de Françoise Gaillard). Dans cette reconsidération du « travail de Flaubert », du métier de l'écrivain, et de l'œuvre de celui qui se désignait comme « homme-plume », l'ouverture, l'édition et l'étude des manuscrits a joué un rôle déterminant. Les études « génétiques » des œuvres de Flaubert, conduites tout particulièrement à l'Institut des textes et manuscrits modernes du CNRS, à l'initiative et sous la direction de Raymonde Debray-Genette, ont progressivement permis de donner tout son sens à ce qui pouvait paraître le paradoxe d'une œuvre cherchant la phrase « inchangeable », construisant un tout nouvel « idéal de la prose », mais constituée à travers le brouillard de milliers de pages de scénarios, de notes, de brouillons, dans l'infini travail de la rature et de la reprise. Gustave Flaubert écrivain pouvait devenir « Flaubert à l'œuvre », selon le titre donné à l'ouvrage collectif publié en 1993 chez Flammarion, sous la direction de Raymonde Debray-Genette. Des « modernités » successives de Flaubert ont ainsi été déclinées dans le temps, en même temps que des travaux collectifs nombreux perfectionnaient considérablement l'accès aux manuscrits et les possibilités de leurs interprétations [1].

Avec ce numéro de la revue *Europe*, nous proposons une nouvelle réflexion sur les « modernités » de « Flaubert écrivain ». Les textes réunis ici actualisent un débat qui a été ouvert en 2007, à Cerisy également, sur l'actualité récurrente de l'œuvre et sur les diverses configurations critiques et poétiques engagées par le travail de l'écrivain.

1. Voir en particulier le site Flaubert de l'Université de Rouen, , où sont présentées les « éditions intégrales » des manuscrits de *Madame Bovary* et de *Bouvard et Pécuchet*, élaborées sous la direction de Yvan Leclerc, et le site « Les dossiers de Bouvard et Pécuchet », http://www.dossiers-flaubert.fr/, développé sous la direction de Stéphanie Dord-Crouslé. Sont également accessibles en ligne les manuscrits conservés à la BnF, dont en particulier *Salammbô*, les scénarios et brouillons de *L'Éducation sentimentale*, les manuscrits de *Trois Contes* ; et ceux conservés à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, c'est-à-dire le manuscrit définitif de *L'Éducation sentimentale*, et tous les *Carnets*.

Françoise Gaillard donne la mesure de cette historicité, en analysant le « moment » Blanchot et Barthes de la « modernité » de Flaubert, conçue sur le seul modèle de la conception « mallarméenne » de la littérature, moment dont nous sommes déjà éloignés sans doute, en réinscrivant de manière différente Flaubert dans son labeur d'écrivain, et dans les portées politiques de son travail du style. Comprendre ce travail du style dans son espace politique est en effet fondamental, comme le montre Göran Blix, en lisant côte à côte Tocqueville et Flaubert, autour de la question de la « démocratie » : il importe d'être attentif à « la portée démocratique » du style de Flaubert, en ce que celui-ci se porte vers l'humilité de la vie et « la pensée des paysages », et en ce que l'égalisation de tout, en style, est l'enjeu ultime : « l'esthétique de la sympathie serait donc une sorte d'équivalent littéraire du suffrage universel », conclut-il. Philosophie de l'art ou philosophie du style, Gisèle Séginger, commentant les lectures que Flaubert a faites de *L'Esthétique* de Hegel, montre l'importance que semblent avoir eue ces lectures dans la définition par Flaubert de son esthétique propre, comme surcroît absolu de l'idée sensible dans les formes. Ce qu'invente ainsi Flaubert est « le style de la prose » : une nouvelle idée de la prose, dont l'efficacité critique et esthétique profonde est à la fois le résultat et le mobile du travail de Flaubert écrivain, comme le montre Anne Herschberg Pierrot ; il s'agissait de délier la puissance de l'œuvre des notions de genre et de sujet. En cela, Henri Mitterand le montre, la prose de Flaubert engage une éducation de l'écoute prosodique, rythmique et sonore, et sollicite une attention renouvelée à cette beauté singulière, qui tient à ce que dans cette prose le lexique, la syntaxe, et la prosodie deviennent absolument consubstantiels. C'est également ce que montre Éric Bordas, en suivant en détail « la dramatisation rythmique de la représentation romanesque », qui est comme la matérialisation du sujet sensible dans la prose (pour cela prosodie et typographie sont associées de manière vraiment nouvelle, ce qui est un chantier tout à fait novateur), pour atteindre une « présence » esthétique absolue par le style. Marshall Olds peut ainsi qualifier cette esthétique comme une esthétique du sacrifice, quand on mesure ce qui a été refusé, transformé, dans les avant-textes, pour aboutir au texte accordé, le texte étant ainsi la mémoire refoulée de ses propres amputations. Cet art du style comme sacrifice a commencé tôt : c'est ce que montre Philippe Dufour en particulier à propos de *Novembre* : comment transformer l'écriture de l'intime en style ? tel est le sens de l'expérimentation qu'engageait l'écrivain en formation, pour atteindre la plasticité du monde, pour inventer ce qui deviendra une phénoménologie psychologique et constituer une « écriture de la sensation ».

Dans ce travail du devenir « écrivain », *Madame Bovary* a été à la fois l'épreuve, le signal, et la preuve. Shiguehiko Hasumi analyse le tournant théo-

rique représenté par l'œuvre, tant en analysant les utilisations qui ont été faites, dans les théories de la fiction ou dans les théories linguistiques, de la référence à la puissance fictionnelle de l'œuvre, qu'en montrant comment le « roman moderne » qu'actualise le livre de Flaubert renverse l'ontologie et la psychologie propres au système représentatif (l'analyse donne ce faisant une importance tout à fait nouvelle et intéressante au dénouement autour du personnage de Charles, « personnage *illisible*, digne de la fiction moderne ») [2]. Isabelle Daunais, commentant « la conscience du romancier », montre également comment Flaubert, avec *Madame Bovary*, fait passer le roman à un monde nouveau, en rendant la conscience solitaire du romancier plus précieuse que jamais, et plus « précaire » que jamais, et « en en faisant l'objet même de sa poétique ». Norioki Sugaya s'attache, à partir d'un bref épisode, à montrer comment Flaubert met en récit des discours médicaux antagonistes sur l'hystérie, ce qui en même temps interroge un antagonisme profond de l'époque et conduit vers un « portrait de l'artiste en hystérique », que l'on peut lire en écho à la lecture que Baudelaire a donnée du roman de Flaubert. *Madame Bovary*, par ses nouveautés de style, par ses intensités prosodiques alors inédites, par la présence nouvelle qu'il donne à la voix du récit, apparaît bien ainsi comme une œuvre de *mutation*, dans l'art du roman et dans l'art de la prose, comme le montre Jeanne Bem. À cela tient assurément la nouveauté perpétuelle de l'œuvre, dans l'histoire du roman.

Les modalités des « modernités » successives de Flaubert sont enfin, ici, l'objet des entretiens que nous présentons, l'un avec Michaël Fried conduit par Jacques Neefs, sur la « modernité esthétique » de la prose de Flaubert en rapport avec la modernité picturale de Courbet et de Manet, l'autre avec Jacques Rancière (avec Françoise Gaillard, Jacques Neefs, Anne Herschberg Pierrot, Juliette Azoulai), dont les propositions sur la modernité esthétique et le sens politique de la prose de Flaubert sont évoquées à de nombreuses reprises dans les articles des auteurs participant à l'ensemble de ce numéro [3].

Nous entrons en fait dans une nouvelle période d'interprétation de l'œuvre de Flaubert et de son travail d'écrivain, à l'horizon proche des célébrations du bicentenaire de la naissance de Flaubert, en 2021 (année Baudelaire également, le rapprochement est à souligner et à considérer). Depuis les publications mentionnées au début de cette introduction, les manuscrits sont devenus accessibles et lisibles, comme nous l'avons vu ; est parue la très précieuse et tellement

2. Siguehiko Hasumi a récemment publié au Japon un livre reconnu comme particulièrement important sur *Madame Bovary*.
3. Les actualités de l'œuvre de Flaubert en Allemagne sont également commentées ici par Aurélie Barjonet.

informée *Correspondance* de Flaubert à la Bibliothèque de la Pléiade, œuvre de Jean Bruneau pour les quatre premiers tomes (1973-1998), et de Jean Bruneau et Yvan Leclerc pour le cinquième tome (2007) [4] ; une nouvelle et très complète édition des *Œuvres complètes* à la Bibliothèque de la Pléiade est en cours d'achèvement (trois tomes parus, deux tomes à paraître). Marque de cette « récapitulation » nouvelle de Flaubert, ainsi que d'une tendance éditoriale et culturelle pour la « somme », ont été publiés également en 2017 un *Dictionnaire Gustave Flaubert* aux éditions des Classiques Garnier, et un *Dictionnaire Flaubert* chez Champion, dont François Vanoosthuyse rend compte ici [5].

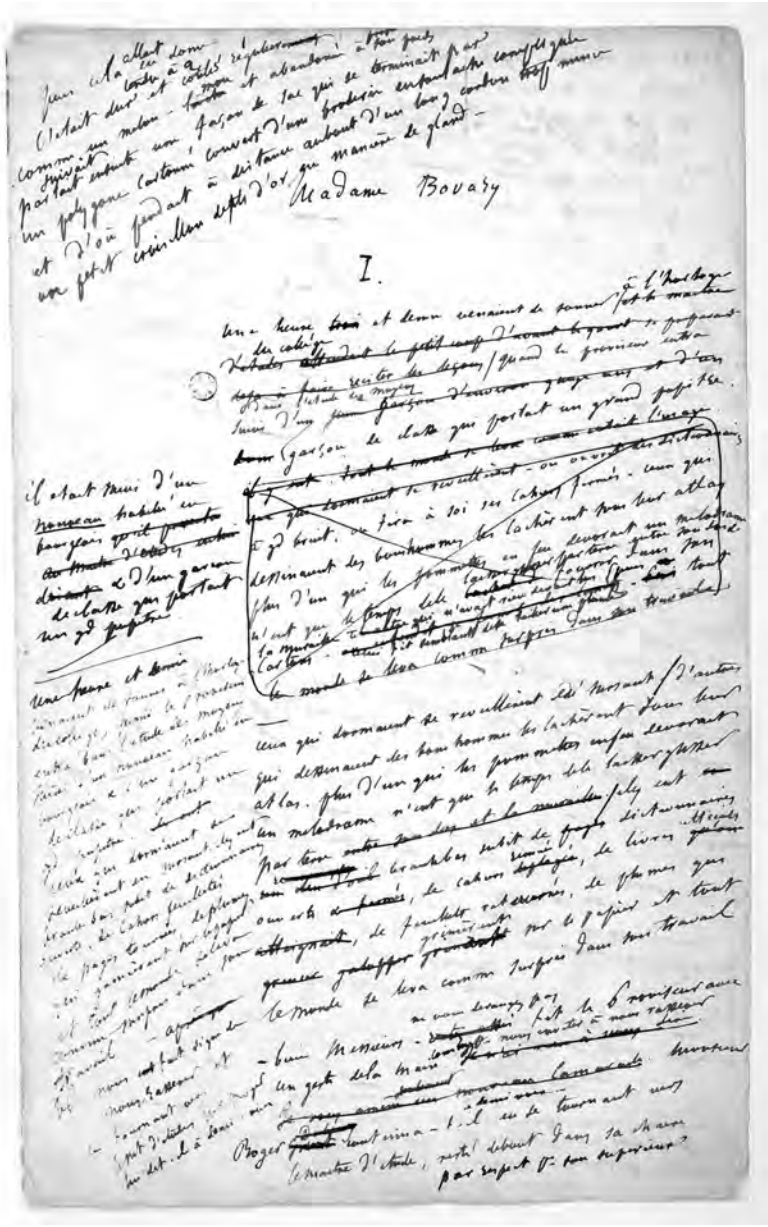
Les « modernités » de Flaubert sont ainsi lisibles comme la trame même d'une histoire de la prose devenue art moderne, et art dans la langue elle-même : « J'écris (je parle d'un auteur qui se respecte) non pour le lecteur d'aujourd'hui mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter, tant que la langue vivra », écrit Flaubert à George Sand, le 4 décembre 1872 [6].

Jacques NEEFS

4. La Correspondance de Flaubert est désormais présentée en accès en ligne sur le site de l'Université de Rouen mentionné plus haut.

5. Dans la rubrique « Notes de lecture ».

6. Les manuscrits, scénarios et brouillons sont pour Flaubert l'espace de ce travail d'invention dans la langue. Le grand ensemble de manuscrits de *L'Éducation sentimentale* présenté lors de la vente Pierre Bergé de décembre 2015, est en ce sens d'un apport considérable, que nous commentons plus loin. Nous remercions vivement le collectionneur qui en est le propriétaire pour la généreuse autorisation qu'il nous a donnée de cette publication.



Madame Bovary, brouillons, Ms g 223[1] f° 3
Bibliothèque municipale de Rouen